

***The Host*, de Joon Ho Bong**

Godzilla, monstre géant, apparut dans les années cinquante au Japon et fut la vedette tout en latex de près d'une trentaine de productions cinématographiques. On sait qu'il représentait, dans l'esprit de ses créateurs japonais, et surtout aux yeux des habitants de l'archipel nippon, une métaphore de ce qui pour Gunther Anders et bien d'autres fut l'évènement le plus catastrophique du XX^e siècle : l'explosion des deux bombes atomiques sur les villes d'Hiroshima et de Nagasaki à seule fin, non pas, comme on l'a souvent dit, de faire plier le Japon, mais d'impressionner le nouvel adversaire des États-Unis, l'URSS, tout en testant l'efficacité d'une arme inédite par sa puissance et sa complexité technologique.

Or, quoique son monstre ne soit ni pataud ni fait d'atomes lourds, c'est dans la lignée des Godzillas que s'inscrit *The Host*, film non pas japonais mais coréen ; la trame est simple : un monstre géant, mutant, fruit de la pollution du fleuve Han par un laboratoire de médecine légale américain, se met à dévorer les riverains de ce fleuve, lequel traverse Séoul – ville dont il faut rappeler qu'elle est l'une des plus importantes mégalo-poles au monde (plus de 22 millions d'habitants), capitale de l'un des principaux dragons économiques de l'Asie depuis les années septante. La famille Park vitote bon gré mal gré sur l'une des rives du fleuve, vendant des sodas et des fritures à ceux qui, faute de pouvoir échapper à la ville tentaculaire, comme aurait dit Verhaeren, viennent, le temps d'une après-midi estivale, et par la contemplation de l'eau boueuse du Han, oublier les murs gris, les néons, l'asphalte et les gratte-ciels. Cette famille du petit peuple est composée d'un vieux bonhomme, de sa fille, archère sportive professionnelle, de son fils cadet, intellectuel au chômage et alcoolique, de son fils aîné, paresseux et un peu simple d'esprit, et, enfin, de la fille de celui-ci, Hyun-Seo, collégienne. Enlevée par le monstre, cette dernière est littéralement « stockée » dans son antre, un profond collecteur d'égouts sur la rive nord du fleuve. La famille, qui croit la gamine morte, reçoit un coup de fils crépitant de son GSM en fin de batterie et décide d'aller la sauver, envers et contre tous les représentants de l'autorité, les médias, les militaires, coréens et américains, lancés à la poursuite de la bête et bien décidés à utiliser un gaz destructeurs sur toute la zone, au mépris des miséreux qui la hante. Hyun-Seo ne survivra pas, mais un petit garçon ayant partagé son calvaire, sorte de gavroche sud coréen, sera adopté par le papa simplet. Quant au monstre, il sera tué moins par le gaz américain qu'à coups de cocktails Molotov et de flèches décochés par l'oncle et la tante de la collégienne.

Oscillant entre le « film de monstre » classique, donc dramatique, et le burlesque, *The Host* (« l'invité ») est à comprendre à la fois de manière métaphorique et littérale. Certes, comme beaucoup de commentateurs l'ont vu – et il s'agit là d'une lecture littérale –, il s'agit d'un film « écologiste » : le monstre est issu de la pollution du fleuve ; les solutions envisagées pour sa destruction (le gaz) sont pires que le problème ; la mise en scène d'une ville déshumanisée, impersonnelles est criante ; la présence de militants écologistes durant la séquence de destruction du monstre n'est pas un hasard. Mais il y a trois autres propos à souligner : un rapport métaphorique à l'histoire contemporaine de la Corée ; une critique sociale de la société coréenne ; et la description fine et tendre d'une famille.

Pour ce qui concerne l'histoire contemporaine, l'allusion est claire : le problème est amené par les Américains, il est un effet secondaire de leurs activités ; ce même problème, en l'occurrence, le monstre, se situe au nord du fleuve ; il dévore ses victimes ou les garde prisonniers et agonisant de faim dans son antre, hors de vue,

hors de contact de quiconque ; les autorités sud coréennes (et les Américains) n'ont cure de savoir si les victimes sont vivantes ou mortes et sont prêtes à sacrifier les éventuels survivants pour abattre le monstre ; la présence de l'horrible bestiole (et d'un éventuel virus qu'elle disséminerait chez ses victimes, lesquels sont, rappelons-le, les gens pauvres) est prétexte à des mesures d'exception et à l'intervention des autorités américaines (un de leurs soldats a été tué par le monstre). On a clairement ici l'histoire de la Corée d'après-guerre : le monstre est le régime de la Corée du nord qui enlève, utilise et affame ses populations, sépare les familles, diffuse un virus (le communisme – dans le film, on s'aperçoit que ce virus n'existe pas), est apparu au moins partiellement suite à l'intervention américaine en Asie, a servi de justification aux régimes militaires les plus ignobles en Corée du sud et à l'occupation américaine du pays, la population ayant servi de cobaye – à l'instar du papa simplet de Hyun-Seo – aux expériences sociales américaines. Ceci nous amène, précisément, à la critique sociale. Elle est à la fois contextuelle et manifeste au travers des personnages. Contextuelle : les autorités sont méprisantes, arrogantes, corrompues, soumises au diktat américain ; les médias sont à la fois avides de larmes et suivistes des thèses officielles ; ce sont les victimes du développement économique qui sont mises en scène ; à ce titre, le monstre, qui ressemble à un dragon à l'asiatique, peut aussi être vu comme un symbole du capitalisme des trente dernières années, mobile, fluctuant, dévorant les hommes comme un moteur à explosion engloutit le pétrole. Les personnages sont des perdants, des gens qui ne comptent pas. L'oncle de Hyun-Seo, par exemple, est un universitaire sans travail, comme il y en a tant aujourd'hui de par le monde ; il se sent (et est effectivement) escroqué par les discours, les croyances selon lesquels l'école mène à la réussite sociale ; un responsable local demande un bakchich pour laisser entrer les Park dans la zone interdite, ceux-ci lui donne un sachet plastique qui contient toutes les pauvres économies en petites monnaies du père de la jeune écolière disparue...

Enfin, et c'est beaucoup plus rare dans un film fantastique, la description des relations de la famille Park, de leur formidable affection les uns pour les autres, des défaillances paternelles mais aussi de leur indéfectible solidarité, est opérée avec un regard doux, exempt de cruauté, de mépris ou de moralisme grossier ; le ton adopté évoque celui de nombreux dessins animés japonais axés sur les mœurs durant les années 1980, comme *Maison Ikkoku* – il n'est d'ailleurs pas interdit de penser que le réalisateur trentenaire Joon Ho Bong les ait abondamment fréquentés. Du reste, tous les aspects traités dans le film le sont sur une gamme extrêmement large d'humours ; on y retrouve du burlesque, du comique de situation, de l'ironie, de l'autodérision, de l'humour noir et même quelques sarcasmes.

Le fantastique nous offrirait-il à nouveau des films d'auteur ?

Frédéric DUFOING